

## Bulletin de liaison avril 2023

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Plaçons cet éditorial sous le signe de la bouche de vérité dont nous parle Marie-Luce Cazamayou. Cette bouche « médusante » ou médisante avait en effet la réputation de recevoir la vérité à Rome où les citoyens aussi délateurs que d'autres et parfois davantage réglaient leurs comptes en se dénonçant à qui mieux mieux aux autorités.

Elle me fit penser à nos actuels réseaux sociaux bien plus véloces et féroces mais ayant au fond la même fonction : dénoncer qui nous dérange et d'abord ceux qui nous gouvernent.

Voilà l'occasion de lire le bel article que Marie-Françoise Bechtel a donné au journal « le Monde » sur la meilleure manière de gouverner. Propos qui répond à l'interrogation de Thierry Moulonguet sur le fait de savoir si l'on peut encore débattre ? débattre ou dénoncer ? Débattre ou combattre, c'est en effet la question. Heureusement, certains esprits méditatifs nous parlent du geste qui étanche la soif en un sens biblique bien éloigné je pense de celui qui étanche la soif du nouveau, du mauvais, du graveleux ou du pitoyable qui fait l'ordinaire du social-communicationnel.

Cela étant dit, partons en balades avec les deux « Marc », celui qui signe cet éditorial et se penche sur la théâtralité des lieux palois et celui qui signe Ollivier, un arbre pas tellement fréquent sur les terres

### SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 3 La bocca della verita,  
*Marie-Luce Cazamayou*
- 6 « Rendons au président de  
la République la maîtrise  
d'un temps plus long que  
celui du mandat  
parlementaire »,  
*Marie-Françoise Bechtel*
- 8 Peut-on encore débattre ?  
*Thierry Moulonguet*
- 9 Rencontre improbable,  
*Abbé Casanave*
- 11 Mes amis surréalistes,  
*Paul Mirat*
- 13 André Courrèges aurait eu  
100 ans, *Jean Marziou*
- 17 Prochaine assemblée  
générale
- 18 Ballades béarnaises  
*Marc Ollivier*
- 22 Pau, la Place Royale ou  
l'espace de la  
représentation, *Marc Bélit*

béarnaises qu'il arpente cependant comme un peintre relève des esquisses au crayon avant d'en faire des tableaux.

Et puisque notre ordinaire académique nous offre le plaisir de ces conversations qui sont au goût de la plupart de ceux qui les fréquentent, on ne manquera pas de sourire en découvrant que notre Secrétaire élégant et discret cachait en son âme un révolutionnaire ardent, enfin dans ses jeunes années, avant que le principe de réalité ne le rattrape. Aurait-il fait partie d'un « black-bloc » comme aujourd'hui certains intellectuels un peu échauffés, on en doute tout de même, tant il semble fait pour la plume plutôt que pour le pavé, encore qu'en littérature on en publie encore.

Quand à Jean Marziou il a su se souvenir que le grand créateur de mode André Courrèges aurait eu 100 ans cette année, juste un peu tôt pour fêter celui de l'Académie l'an prochain.

Et ainsi va l'Académie de Béarn en ses jours ordinaires de ces temps qui ne le sont guère...

Marc Bélit

## La Bocca della Verita Marie-Luce Cazamayou



*La Bocca della Verita (photo M-L Cazamayou Rome 2023)*

Rome ...

Du Bellay n'aimait pas Rome, il se lamentait, bloqué là-bas par son oncle le Cardinal dont il était le secrétaire, alors que son ami Ronsard, devenait en France le Prince des Poètes ! Il ne voyait près du Pape, que la vanité des princes de l'église, leurs palais « aux fronts audacieux ». En plus, dans la Rome du 16<sup>ème</sup> siècle, les très belles dames, dans leurs somptueuses parures (voir la mode de l'époque représentée dans la tenue de notre Marguerite !) savaient séduire les jeunes gens, plein de vigueur comme lui, mais elles étaient, hélas, des « fleurs vénéneuses ». En effet les conquistadors avaient ramené des « Indes », (en fait de l'Amérique Latine) une sale maladie, parvenue à Rome incroyablement vite, dans la mesure où, comme nous le savons tous, l'ensemble du clergé faisait bien sûr, vœu de chasteté...

Toutes ces belles personnes, cardinaux, princes de l'église et courtisanes, n'auraient jamais mis la main dans cette « bouche de la vérité », sinon, ils n'auraient pas pu, la retirer, car très vite la légende a circulé : la bouche mange la main du menteur !

Ou alors, on ne croit à aucune légende, pas plus qu'à l'utilité de la Vérité. C'est le huitième commandement qui concerne le rapport à la Vérité : « Tu ne témoigneras pas faussement contre ton prochain ». Mais dans ces temps de confusion, où se trouve la vérité ? Plus tard Pirandello affirmera « à chacun sa vérité » ce qui est bien commode, reconnaissons-le !

Cette sculpture antique qui représente un masque masculin de 1,75 m de diamètre se situe dans le porche de l'église Santa Maria de Cosmedin depuis 1662, elle date du 1<sup>er</sup> siècle après JC. On ne sait pas vraiment à quoi elle servait, ni ce qu'elle signifiait. Le plus probable, c'est qu'elle était une bouche d'égout, ou une entrée d'évacuation des eaux pluviales, comme celle, plus discrète, qui se situe encore aujourd'hui, 2000 ans après sa construction, au milieu du Panthéon, au cœur de Rome.

Ce qui, finalement, établit, symboliquement, un rapport avec le mensonge, surtout quand le mensonge est politique et concerne des foules !

Rendu plus célèbre par le film culte « Vacances Romaines », le jeu consiste, aujourd'hui, pour les innombrables visiteurs de Rome, à faire comme Grégory Peck : mettre la main dans la bouche et hurler de douleur. La si jolie Audrey Hepburn affolée essaie de sauver son amoureux. A ce moment-là, il arrive à arracher son bras de la bouche terrible, en ayant pris soin de cacher sa main dans la manche de sa veste ! Hurlements et fous rires, le film a fait le succès de la bouche.

Mais la Bocca della Verita est aussi mystérieuse que la « bouche d'ombre » ainsi nommée par Victor Hugo dans Les Contemplations. On peut l'interroger, comme on interroge la courbe d'une arcade de pierre d'une église médiévale, elle restitue le son grâce à des phénomènes acoustiques étonnants et spectaculaires. Murmures venus d'un au-delà incertain et craint, paroles perçues sous une voûte elliptique qui permettent à des personnes de converser en secret alors qu'elles sont à une distance importante, le cinéma et les romans s'en sont inspirés tant de fois. Aujourd'hui cette bouche toujours ouverte des réseaux sociaux, parle et ne s'adresse à personne, elle crie et vocifère dans le vide, et pourtant elle engendre souffrances et doutes, hélas !

La bocca della verita n'a pas tout dit, mais, soyons confiants, ils sont nombreux ceux qui cherchent à la faire parler, et qui de siècles en siècles démentent ceux que d'autres avaient assuré scientifiquement. On peut donc rester optimiste, tout ce que nous vivons ne sera, comme ce qui est passé, que « vanité et patûre de vent ! »

## OPINIONS

## « Rendons au président de la République la maîtrise d'un temps plus long que celui du mandat parlementaire »

**Marie-Françoise Bechtel**

*(Une tribune de Marie-Françoise Bechtel, présidente de la Fondation Res Publica, parue dans Le Monde, le 13 mars 2023).*

En un temps où fleurissent les idées ou projets de réformes institutionnelles censés répondre aux aspirations des Français, la première urgence ne serait-elle pas de s'interroger sérieusement sur ces dernières ? Ne pas le faire risquerait d'engager notre futur dans une mauvaise voie. Or il est préoccupant de constater à quel point l'adhésion à la thèse quelque peu simpliste des « passions tristes » semble aujourd'hui servir de fondement à maintes propositions – une participation citoyenne en parallèle à l'exercice de la souveraineté populaire, la réduction du nombre des parlementaires assortie d'une élection à la proportionnelle, l'instauration d'une Cour suprême – tous remèdes supposés répondre à un désamour des Français pour le politique.

Et si le présupposé fondant de telles idées de réforme reposait sur un malentendu ? La chose politique certes déçoit les Français. Mais quelle en est la véritable cause ? Si nombre de nos compatriotes ne mettent plus leur foi dans les partis, méprisent de plus en plus leurs élus nationaux, boudent les urnes y compris pour les élections à fort enjeu national, est-on bien certain que ce n'est pas le défaut même du débat politique qui les engage dans cette voie au lieu d'en être la résultante ? C'est la thèse qui ressort du dernier ouvrage de Stéphane Rozès (*Chaos. Essai sur les imaginaires des peuples, entretiens avec Arnaud Benedetti*, Cerf, 2022), analyste particulièrement fin de ce qui fait l'« imaginaire » des Français, ce substrat non-dit des opinions explicites.

N'est-ce pas en effet l'atteinte à l'imaginaire national qui crée le désaveu de la politique ? Selon Rozès, ses représentations sont constituées d'une recherche de verticalité capable de nous sortir de la « dispute ». Les institutions de la Ve République avaient, cela explique leur succès, compris et tenté de résoudre cette contradiction apparente entre la recherche d'une adhésion au projet commun et le goût du débat querelleur.

Est-ce un hasard si les présidents de la République que les Français, avec le recul du temps, regardent comme les plus grands, le Général de Gaulle et François Mitterrand, se trouvaient être l'un porteur de la verticalité de l'Etat nation, l'autre conscient que le Français « ce Gaulois, ce Celte querelleur » demandait que soit traduit son goût de la dispute permanente jusque dans une cohabitation qui après tout civilisait cette dernière ? Cela sans empêcher le nécessaire surplomb de la fonction présidentielle.

C'est en rupture de cet équilibre qu'a surgi le quinquennat en 2002 dont on voit aujourd'hui le résultat, avec la disparition de la conciliation jusqu'alors assurée entre la nécessité de la « dispute » et son dépassement vers le projet commun. Faut-il alors s'étonner que les Français, depuis lors privés des bases de leur imaginaire collectif, se

détournement de plus en plus de « la » politique – qu'on ne saurait confondre avec « le » politique, cette passion nationale qui ne trouve plus de débouché ?

### **Dégraissage du corps des lois**

Que tirer de ce qui précède ? Avec la modestie requise lorsqu'on avance une hypothèse, osons dire qu'il faut au moins éviter de privilégier d'apparentes nouveautés trouvant leur source dans un grappillage de l'opinion. C'est au contraire sur ce qui fait l'identité de notre conscience collective, qui ne peut justement être confondue avec l'opinion, qu'il faudrait se fonder, faute de quoi l'on s'égarera dans des voies de traverse.

Aujourd'hui les Français n'ont-ils pas d'abord besoin de voir se reconstituer l'alliance d'une vision à long terme de l'intérêt général et la consistance du débat national ? Non, la France n'a pas trop de parlementaires ; en revanche, elle a trop de lois. Non, le débat citoyen, en réalité celui de la société civile, ne peut rivaliser avec la densité de la représentation nationale – dans le pays qui a inventé la République, la « convention nationale », la souveraineté de la loi et la recherche de l'intérêt général.

Il faut au fond, si l'on suit l'hypothèse qui prévaut ici, rendre au président la maîtrise d'un temps plus long que celui du mandat parlementaire et en décalage temporel avec ce dernier. Mais il n'est pas moins nécessaire de rendre au Parlement sa dignité (et son attractivité) avec des moyens accrus : plus de collaborateurs pour chaque député, un lien reconstitué avec les électeurs – avec un cumul raisonnable mais aussi des sessions plus courtes, un meilleur système interne de sanctions pouvant aller jusqu'à la déchéance du mandat (aujourd'hui permise dans un seul cas) qui est le vrai moyen de respecter la séparation des pouvoirs, enfin une instance chargée de préparer le dégraissage du corps des lois qui nous régissent et que nul ou à peu près ne maîtrise aujourd'hui.

### **La "dispute" qui commence sur le zinc**

Si réforme du Conseil constitutionnel il doit y avoir, ce devrait être pour rééquilibrer son lien avec la loi souveraine : moins de censures arbitraires qui pétrifient d'avance le législateur, une meilleure capacité à prendre en compte le lien entre l'identité constitutionnelle de la France et sa relation avec le droit européen, à l'instar du Tribunal constitutionnel allemand qui veille à cet équilibre. Pourquoi pas une extension du référendum, mais sur les questions d'intérêt général et non chicanières.

Enfin une institution à renforcer serait celle... du gouvernement. C'est en effet lui qui doit être en prise directe avec la « dispute » qui commence sur le zinc, se poursuit sur les réseaux sociaux, ce réservoir des attentes non remplies, avant de rejoindre l'enceinte du Palais-Bourbon.

En somme, c'est en rendant vie au débat démocratique, forme historique de la « dispute », et en permettant simultanément à l'imaginaire national de se projeter dans le futur que des institutions rénovées caleraient à nouveau « la » politique comme pratique sur « le » politique comme aspiration.

## Peut-on encore débattre ?

**Thierry Moulouquet**

Dans une émission de télévision récente, Leila Slimani s'inquiétait à juste titre de la dégradation du débat public : « Notre société sur valorise la radicalité et il y a un très grand confort de la radicalité », « il est beaucoup plus facile de s'indigner que de penser », « la réalité est faite de nuance et de complexité, nous avons besoin de temps long », disait elle. Quand on voit la dérive de la discussion à l'Assemblée Nationale sur le projet de réforme des retraites, marquée par un échange d'invectives qui n'avait certainement pas sa place dans cette enceinte, on peut en effet s'interroger sur les raisons qui ont conduit à cette situation. Le questionnement vient également du fait que ce mode de joute oratoire a tendance à devenir la norme : débordements multiples sans contrôle sur les réseaux sociaux, caricature de débat sur les plateaux de télévision ou sur les ondes, manipulation de l'information sur internet, dialogue de sourd entre les différentes parties prenantes de la société.

Le grand perdant de ce jeu à somme de plus en plus négative est le fonctionnement de notre système démocratique, un bien commun pourtant si précieux. A un moment où plusieurs pays dans le monde mettent en avant leur système autoritaire comme nouveau modèle et tendent à présenter la démocratie à l'occidentale et les acquis des Lumières comme la source des difficultés du monde actuel et une ombre dans l'Histoire, comment peut-on accepter que de l'intérieur nous fragilisions l'édifice fragile de notre Démocratie ? On mesure l'effort collectif nécessaire à engager pour se remettre sur le bon chemin. L'expérience décevante des Conventions Citoyennes montre que ce n'est pas la bonne voie à suivre. Le centre du débat doit rester dans l'enceinte des assemblées élues, Nationale naturellement, mais aussi régionales, départementales et communales. Ce sont bien les assemblées locales qui sont le terreau de la Démocratie et on ne dira jamais assez l'importance des élus locaux dans l'entretien de la vitalité démocratique. On peut regretter à cet égard que leur autonomie financière ait été réduite par la suppression de la taxe d'habitation. Au plan national, est il opportun d'introduire une dose de proportionnel ? On peut penser que compte tenu du fait que les différents courants d'opinion sont largement représentés dans les assemblées locales, il est probablement plus judicieux de ne pas toucher au scrutin majoritaire qui le plus généralement, l'Assemblée actuelle montre que ce n'est pas toujours le cas, assure une certaine stabilité au gouvernement. Mais d'autres actions devront être entreprises, essentiellement en matière de régulation et d'éducation. Les dérives incontrôlées sur les réseaux sociaux imposent de réfléchir à une régulation beaucoup plus forte de ceux-ci : les instances existent, mais ne disposent ni de pouvoirs suffisants, ni d'une capacité de sanction à la hauteur des enjeux, ni des moyens de contrôle. C'est un chantier prioritaire. L'Education Nationale a également un rôle clé à jouer dans ce domaine : l'apprentissage de la citoyenneté fait partie de ses missions. Plutôt que rajouter des heures dédiées qui viendraient prendre sur des matières essentielles, peut être pourrait on se concentrer tout au long du cursus sur le renforcement du temps consacré aux humanités : on a jamais trouvé de meilleures clés pour devenir citoyen actif de la Démocratie.



## Rencontre improbable **Abbé Casanave**

Il faisait chaud. Il avait soif. Le puits offrait sa fraîcheur. Elle portait un seau. Elle savait que cette eau-là n'apaiserait jamais sa soif de vivre. Ce juif qui lui adresse la parole et lui demande de l'eau l'intrigue. Il pique sa curiosité : « Si tu savais qui te demande à boire, c'est toi qui l'aurais prié... »

Ainsi débute, dans l'évangile de Jean, un dialogue digne de ceux de Socrate, au terme duquel les deux protagonistes vont « accoucher » de leur véritable identité.

La samaritaine un peu déstabilisée par l'entrée en matière revient au ras du puits et, un peu ironique, en appelle à l'ancêtre du nord Jacob. Serais-tu plus fort que lui ? Et voilà que par un jeu de questions et réponses, toujours en décalé, l'homme fatigué qui s'avère être un « juif marginal » va se révéler comme plus grand que Jacob, puis comme un prophète et enfin comme le messie attendu. Quant à la femme, grâce à cette conversation en escalier, elle va passer au statut d'une personne en quête d'eau vive, cherchant Dieu (mais sur quelle montagne ?) jusqu'à ce qu'elle découvre la source d'eau vive et qu'elle aille annoncer aux autres la bonne nouvelle. Au fil de ces révélations réciproques, l'eau elle-même se transforme. D'une eau à boire et à laver, elle deviendra « eau jaillissant en vie éternelle » étanchant une soif d'infini inextinguible.

Mais que vient faire l'histoire des cinq maris que la samaritaine dit avoir eus et qui a souvent transformé ce dialogue hautement théologique en une histoire de femme légère à la recherche d'une autre occasion favorable ? Sachant que le mot mari (baal) est aussi celui qui désignait les dieux païens fréquentés par les samaritains, l'échange entre Jésus et la femme ne change pas de registre. Il s'agit bien de chercher à connaître Celui que nous adorons. Nos conversations les plus quotidiennes atteignent-elles le fond de nos puits ?

Elle et lui auraient pu en rester à la banalité du temps qu'il fait, à la sécheresse annoncée, à la rivalité de leurs temples, à leurs généalogies respectives issues de l'ancêtre commun. Ils ont parlé de tout cela mais c'était d'une autre soif, d'un autre temple, d'un autre Dieu dont il était question.

Quand Jésus sur la croix a crié « j'ai soif », ne s'est-il pas souvenu de cette rencontre improbable avec la femme de Samarie ? Et celle-ci n'était-elle pas cachée parmi ces femmes éplorées qui communiaient à la mort du Sauveur ?

## CONVERSATIONS ACADÉMIQUES

## Mes amis surréalistes

### Paul Mirat

Notre confrère Etienne Lassailly nous a récemment conviés à sa causerie intitulée : Mes amis surréalistes. Les Académiciens présents ont eu beaucoup de chance, le discours était à l'image du conférencier : élégant, enjoué, érudit. Tout a commencé par une photo du portail de l'École Alsacienne où, comme Elisabeth Badinter, Jean-Paul Belmondo, Benjamin Castaldi, Iza Higelin ou Gabriel Attal, Etienne fit ses humanités pour décrocher le bac (en 68 et il a les noms de tous ceux qui ont ricané bêtement !). La seconde image, un émouvant cliché tout de noir et blanc, immortalise la cinquantaine de profs et de pions qui posent dans la cour de récré du célèbre établissement parisien, cliché qui paraît-il orne aujourd'hui le bureau de notre ami. Ceux qui comme moi attendaient des photos d'un Etienne barbu et chevelu, guitare en bandoulière et lanceur de pavés lors des émeutes du Luxembourg en furent pour leurs frais car ils retrouvaient dès la rentrée de septembre un jeune homme timide, solitaire, un peu perdu au cœur de l'amphi Richelieu et qui, tel Archimède, cherchait son point d'appui.

En quête d'un sujet de thèse, l'étudiant hésite, pense à Gracq mais, nous le savons déjà, la solitude et les déserts le rebutent. Etienne pense alors à Breton mais lui reproche fatuité et manque de clarté. Le jeune homme a besoin d'un groupe, d'une meute, d'une bande d'amis qui caracoleraient avec lui au botte à botte dans d'exaltants travers forêt. Après mûre réflexion, ce seront les Surréalistes et plus particulièrement l'iconique René Crevel, impitoyable pourfendeur du bourgeois. Rapidement notre salle de réunion devient exigüe, ils entrent l'un après l'autre, Man Ray, Dalí, Tanguy, Eluard, Tzara, Max Ernst. J'attendais Arthur Cravan en milliardaire suisse ou monégasque et le voilà tel le clochard céleste, à Central-Park, sans un pic mais avec un écureuil dans la poche. Je suis ébloui : décidément, Etienne n'oublie rien ni personne !

En regagnant ma campagne, je pense au cimetière du petit village béarnais de Boeil-Bezing où, entre Emma Liébel, sacrée « reine du phono » vers 1910 et le vieux baron Bernadotte qui prenait l'autobus bien guindé dans son gilet brodé d'abeilles, repose Carl Einstein (1885-1940). Einstein, le pire élève de l'école de Nieuwid qui se réfugiait dans le clocher de l'église pour fuir les professeurs. Prévoyant, il précise dans ses Souvenirs : « Dans une valise j'emportais de la nourriture, de l'alcool et une couverture » ; Einstein qui arrive saoul aux épreuves du baccalauréat, Einstein contraint de fuir l'Allemagne pour avoir prononcé l'éloge funèbre de Rosa Luxemburg ; Einstein, l'ami de Braque et de Picasso, le philosophe, le combattant des tranchées se fait brigadiste international, compagnon d'armes et ami de Durruti ; Einstein, théoricien de l'art moderne, publie sa formidable Histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle suivie en 1915 par le mythique Negerplastik, qui révéla l'Art nègre en Europe et

fut un creuset d'inspiration inépuisable du mouvement surréaliste ; Einstein, l'intellectuel Juif pourchassé par les montres nazis se suicida en sautant dans le gave du pont de Bétharram.

Je rentrais chez moi en pensant à Carl Einstein, que tout le monde a oublié.



Séance à l'Académie (photo P.Peyré)

## Sculpteur de mode et Inventeur de la mini-jupe, le Béarnais André Courrèges aurait eu cent ans

**Jean Marziou**



© Vincent Knapp

**Icône de la mode des années soixante, André Courrèges aurait eu cent ans ces jours derniers. Palois, attaché à sa terre natale, le couturier reste un symbole de la révolution moderniste de la haute-couture.**

Sa mère ne s'habillait qu'en noir. Peut-être est-ce un peu pour cela qu'André Courrèges avait décidé de faire du blanc et des couleurs pétillantes sa marque de fabrique. Le couturier l'avait laissé comprendre lorsqu'il évoquait son enfance et ses racines familiales ancrées dans les terres d'Artigueloutan où ses oncles élevaient des vaches. Né à Pau le 9 mars 1923, André Courrèges passe son enfance à la Haute Plante, dans la maison familiale du cours Camou. Fils d'un majordome au service d'une riche famille anglo-saxonne résidant à Billère, il partage son temps entre les enfants du quartier qu'il côtoie à l'école Gaston Phoebus, puis au collège Saint-Cricq (devenu plus tard lycée) et le "grand monde", dont son camarade Alain-Valéry Olivier, petit-fils de l'inventeur américain Singer, lui entrouvre les portes. Ces douces années l'éveillent à un certain art de vivre. « Sa mère et lui venaient me chercher en Rover ou en calèche et m'emmenaient à la chasse à courre et même à Monte-Carlo, en voiture de première classe. Ce n'était pas mon milieu mais j'en appréciais

l'élégance raffinée » se remémorait André Courrèges dans les colonnes de La République des Pyrénées, un jour de l'été 2006.

Doté de solides qualités physiques, André Courrèges, qui a paré tant de corps féminins, sculpte le sien sur les terrains de sports, particulièrement à la Croix-du-Prince. Recrue de la Section paloise, il occupe le poste d'ailier de 1931 à 1947 avant de porter les couleurs du Racing club de France. Il excellait aussi sur les pistes d'athlétisme et dans les trinquets, se livrant à pala ancha, chistera et paleta.

Adolescent citadin, le jeune André s'en va, cependant durant les vacances, garder les vaches chez ses oncles d'Artigueloutan, sur la terre de ses ancêtres. Il a d'ailleurs toujours revendiqué ce « côté paysan ». « Il a ses racines dans la tête », s'amusait Coqueline, sa femme basque épousée à Hendaye en 1968. « Contre son gré, l'Occupation avait retenu André Courrèges à Pau. « Les larmes de ma mère m'avaient dissuadé de prendre part à deux expéditions : l'une maritime qui vit mes compagnons périr noyés et l'autre dans le maquis qu'il fallait ravitailler en armes. On y trouva un charnier », m'avait-il confié. Affecté à la base aérienne du Pont-Long, il intégrera finalement l'école de pilotage d'Aix-en-Provence », rapporte la journaliste Renée Mourgues, dans un entretien recueilli en 1991.

### **Le style d'André Courrèges habille les femmes les plus élégantes de la planète**

D'abord attiré par l'architecture et le dessin, André Courrèges rêve d'intégrer une école d'Art. Mais il entreprend des études d'ingénieur à l'École des Ponts et Chaussées. C'est en arrivant à Paris après la Libération en 1945, que la haute couture s'impose à lui. Il suit des cours à l'école de la chambre syndicale de la couture avant d'entrer en 1950 chez Cristobal Balenciaga. C'est dans les ateliers du styliste espagnol qu'il tombe amoureux de Coqueline Barrière, sa future épouse. En 1961, Courrèges s'émancipe et Emmanuel Ungaro lui succède chez Balenciaga. Le Béarnais ouvre sa première maison de couture, mais reste, à ses débuts, fortement influencé par son ancien mentor. Le style Courrèges naît véritablement lors du défilé de 1965. Créateur de textures et de formes géométriques, le styliste réinvente la féminité. Inventeur de la mini-jupe, du pantalon du soir, des combinaisons « habillées », du collant « deuxième peau » et des architectures déstructurées, André Courrèges capte les évolutions de son temps et les répercute sur son art.

La femme qu'il habille est active et pressée. Elle recherche des vêtements fonctionnels. Après avoir donné à la minijupe (popularisée par Mary Quant en Angleterre) ses lettres de noblesse, Courrèges s'attaque au pantalon. La silhouette qu'il dessine est faite de lignes droites. Les coupes sont sans plis ni pinces, les surpiqûres et les poches arrondies donnent du volume aux tenues, relèvent les observateurs et critiques de la haute-couture. La recherche sur les matières l'intéresse autant que la coupe : il utilise principalement le vinyle et le nylon. Les bottes plates,

la minijupe trapèze, le blouson en vinyle, la robe jogging à capuche, les collants tricotés deux côtes et les lunettes à fentes demeurent ses pièces emblématiques.



Le style d'André Courrèges divise, Coco Chanel décrète que "cet homme s'acharne à détruire la femme, à dissimuler ses formes, à la transformer en petite fille", tandis qu'Yves Saint-Laurent avoue au contraire : « Je m'enlissais dans l'élégance traditionnelle, Courrèges m'en a sorti. Sa collection m'a stimulé. » Dans les années 1970, il habille les femmes les plus élégantes de la planète: Jackie Kennedy, Romy Schneider, Brigitte Bardot, Catherine Deneuve et Françoise Hardy popularisent ses tenues. Même Claude Pompidou s'habille chez Courrèges.

André Courrèges justifie ses partis pris et ses choix. « Je ne suis pas seulement couturier, je m'occupe de la vie en général ». Ou encore : « A l'instar de Le Corbusier, qui a fait pénétrer la lumière dans les maisons qu'il concevait, j'ai voulu faire entrer la lumière dans mes vêtements. »

### **Des ateliers palois à son image : tout de blanc, d'ondulation, de luminosité**

Le créateur décide rapidement d'arrêter la Haute Couture pour se lancer dans le prêt-à-porter afin de démocratiser l'allure qu'il prône. Il lance le concept de "Couture Future" en 1967, et ouvre des boutiques de prêt-à-porter à Paris, Houston et New-York. André Courrèges crée une gamme de produits design et un premier parfum baptisé « Empreinte » (1971) suivi d'autres fragrances. La même année, il fait construire une usine dans sa ville natale de Pau où il développe certaines de ses innovations textiles, dont la résille blanche "seconde peau" portée sur une mini-jupe. Profondément attaché à son Béarn, il confie aux architectes palois Jean-Michel

Lamaison et Éric Larribeau, de concevoir un bâtiment, pas comme les autres. Tout de blanc, de béton, d'ondulation, de luminosité éclatante, les ateliers Courrèges, au 227 avenue Nobel, marquent de leur empreinte l'histoire de la ville de Pau, puisqu'ils **sont désormais référencés au classement du Patrimoine exceptionnel du XXe siècle.**



**Architecte du vêtement, sculpteur de mode, symbole de son temps**, André Courrèges est choisi en 1972 pour concevoir les vêtements officiels des Jeux Olympiques de Munich, vêtements portés par plus de 20.000 personnes lors de l'événement, des hôtes d'accueil aux pompistes, en passant par les infirmières.

A la fin des années soixante-dix, le succès de Courrèges s'essouffle. La maison de haute-couture est reprise par la société japonaise Itokin, puis est exclue en 1986 de la chambre syndicale de la couture. En 1993, André Courrèges la rachète à ses actionnaires, avant de confier la direction de la maison à sa femme. Malade, il se réfugie dans des projets personnels d'art et d'architecture.

Après un long combat de plus de trente ans contre la maladie de Parkinson, André Courrèges s'est éteint après un long combat de plus de trente ans contre la maladie de Parkinson", est décédé le 7 janvier 2016 à l'âge de 92 ans, à son domicile de Neuilly-sur-Seine. Selon ses souhaits, il est inhumé au cimetière de Pau, à quelques mètres de la sépulture où reposent ses parents.

Aujourd'hui encore, André Courrèges, le Béarnais, couturier "révolutionnaire" et "visionnaire", avec son style futuriste, continue d'inspirer les plus grands créateurs de mode et de haute-couture.



**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE ET EXTRAORDINAIRE :**

Vendredi 21 avril à 16h à la Villa Lawrance

## Balades béarnaises : D'un château, l'autre

**Marc Ollivier**



Le Château de Crouseilles

A deux lieues d'Aydie, *Crouseilles* offre une bonne illustration de ce Vic-Bilh des châteaux, tel qu'il prend forme au temps du baron de Laussat. Il est édifié, vers 1730, pour les Dombidau, une famille originaire d'Oloron, enrichie dans le négoce et dont l'ascension passe, comme souvent en Béarn, par l'achat d'une charge au Parlement de Navarre, complétée par l'acquisition d'une terre noble. Comble de félicité, leur terre fut érigée en baronnie ! Le quatrième et dernier baron de Crouseilles, Frédéric, fait preuve d'un doigté tout béarnais pour traverser son siècle, politiquement très chahuté : il est nommé pair sous la Monarchie de Juillet ; élu député des Basses-Pyrénées sous la IIe République ; fait ministre de l'Instruction Publique en 1851 par le Prince-Président ; puis, après le coup d'État, devient sénateur. Il meurt sans héritier ; et la succession de sept propriétaires, sur un siècle, associée qui plus est à la crise du phylloxéra, met à mal l'équilibre d'un domaine viticole prospère du temps des barons. Le déclin de l'exploitation entraîne le délabrement du château. Mais à temps nouveaux, acteurs nouveaux : en 1979 de bonnes fées empêchent que l'inéluctable ne survienne ; elles se nomment Cave Coopérative et Conseil Général, le second appuyant la première pour reprendre les terres et restaurer le bâti.

Le château de Crouseilles vaut plus aujourd'hui par la qualité du cadre que par celle de son architecture. Symétrique, avec ses deux pavillons d'angle qui se détachent mal de son toit massif, il est assez pataud. En revanche le tableau qui à l'arrivée s'offre au visiteur est admirable : posé au sommet d'un coteau qui déploie sa courbe harmonieuse, drapé de vert par la vigne qui l'entoure, le château ; à l'arrière-plan, le clocher de l'église du village, dont seul le sommet émerge de cet océan végétal, encapuchonné de tuiles plates dont la couleur ocre répète celle des toitures du

château. Il faut imaginer le tableau, aux couleurs de la vigne, un beau jour de fin d'automne !

De Crouseilles, poussons jusqu'à Castelnau-Rivière-Basse. Dans un endroit aussi improbable que le petit cimetière, devant l'obélisque qui commémore la geste des frères Noguès. Les âmes imaginatives peuvent sentir passer le souffle de l'histoire. Ce souffle, c'est celui des guerres de la Révolution et de l'Empire qui a gonflé la voile des trois fils d'un « valet de ville » – comprendre : un cantonnier – et les a portés, comme beaucoup de vaillants jeunes gens de cette époque, à un niveau qu'ils n'auraient pu espérer atteindre sans le bouleversement social que l'époque a connu. Né la même année que Napoléon, l'aîné, Jean-François Xavier, s'engage quand la Patrie est proclamée « en danger ». Il a vingt-trois ans. Un an plus tard, il est chef de bataillon dans l'armée des Pyrénées Occidentales et, dès 1805, général de division ! Ses frères cadets, Antoine et Gabriel, suivent ses traces : le premier est promu général de brigade en 1813 ; la même année, le second, qui s'était engagé à quinze ans, commande devant Dresde le 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne quand il est tué d'une balle en plein front. La carrière de l'aîné le conduit à suivre Louis Bonaparte, qui, devenu roi de Hollande, le nomme Grand veneur de la couronne et gouverneur de La Haye. Une réussite éclatante n'en est vraiment une que si elle est manifeste aux yeux des témoins d'une impécunieuse jeunesse. Aussi Jean-François Xavier achète-t-il en 1806, dans son village, des moulins, des terres et surtout un château, où il meurt, à peine deux ans plus tard, des suites des nombreuses blessures reçues sur les champs de bataille.



Le Château de Montus

Ce château, c'est celui de *Montus*, aujourd'hui plus qu'un nom, un titre quand on traite du madiran. Le bâtiment a quelque chose d'exotique ; il évoque par sa

rondeur massive, sa façade ennoblie par son fronton cintré et sa colonnade, quelques belles demeures d'au-delà du Rhin. Comme un souvenir des glorieuses campagnes d'un général d'Empire. Ce n'est pas cet édifice qui est classé monument historique, mais le chai, sa façade et sa belle charpente en coque de vaisseau inversée, ainsi qu'à l'entrée de la propriété, le portail qui porte les stigmates de la Révolution. A l'intérieur du chai, il saute aux yeux du visiteur qu'il est là en présence de la technologie la plus avancée, mise en œuvre au cœur d'un temple dédié à la gloire du tannat. On sait que revient au maître des lieux le mérite d'avoir hissé des vins issus d'un cépage, considéré jusque là comme exagérément tannique, aux premiers rangs des classements mondiaux, en jouant subtilement de la diversité des terroirs et des expositions.

De *Montus* retour par Madiran. La bourgade a des atouts, un charme qui tient à ses rues paisibles bordées d'habitations soigneusement entretenues, à la rustique authenticité de sa halle, à la présence de deux bâtiments de belle qualité. Classée monument historique depuis 1899. l'église *Sainte-Marie*, du XI<sup>e</sup> siècle, offre à l'intérieur une nef spacieuse. Un dallage de terre cuite au sol et des poutres apparentes lui confèrent un aspect dépouillé ; seuls éléments du décor roman qui subsistent, les colonnes et chapiteaux du chœur et de la petite chapelle latérale dédiée à Saint-Benoît. Il faut descendre respirer l'atmosphère de la crypte au centre de laquelle un autel massif de pierre nue évoque le prosélytisme austère de l'Église des premiers âges. A la sortie, en face, le *Prieuré*, vestige du monastère bénédictin édifié en même temps que *Sainte-Marie* : devant sa façade préservée, une terrasse accueillante, une pergola et des treilles de vigne disent assez que ces lieux jadis dédiés à la prière et à l'intellect, le sont aujourd'hui à des activités plus hédonistes.

Après ce crochet hors Béarn, retournons y par Mascaraàs-Haron. Le château constitue sans doute le plus parfait exemple de ces résidences consacrées à la villégiature, qui punctuaient le paysage du Vic-Bilh. Le vestige est d'autant plus évocateur que sont demeurés presque inchangés le bâti, le décor intérieur et les jardins. Avant qu'il n'acquière la physionomie que nous lui connaissons, c'était un pavillon de chasse de la famille d'Albret. Démodé et, plus encore, trop exigü, il est démoli aux alentours de 1650 ; on arase même la colline pour que celui qui lui succède puisse déployer ses quelque quarante mètres de façade.

Depuis le portail d'entrée, son allure est parfaite : encadrée par deux pavillons, la longue façade sud est percée de vingt-deux fenêtres et deux portes. Par le jeu combiné d'un écartement inégal des ouvertures et d'une alternance de la physionomie de leurs linteaux - droits pour les pavillons, cintrés pour le corps de logis-, elle échappe à la raideur d'une symétrie trop stricte. La façade du côté opposé, encadrée de deux tours, est plus étroite et d'allure moins classique ; c'est un vestige du bâtiment d'origine, intégré dans le nouvel édifice. De ce côté, deux cèdres ferment la perspective d'un jardin à l'italienne à l'ordonnancement soigneusement

découpé par les alignements de charmilles, de bordures de buis ou de houx, d'ifs taillés en cônes ou en colonnes.

L'intérieur n'a aucun caractère d'intimité ; on voit à ces pièces toutes disposées en enfilades qu'il était destiné à la vie sociale. La décoration et le mobilier, en raison de leur homogénéité et de leur authenticité, ont justifié un classement au titre des monuments historiques. Particulièrement remarquables, les cheminées en marbre des Pyrénées et les boiseries en châtaignier qui décorent plusieurs pièces ; dans la *Chambre d'apparat*, les murs recouverts de cuir de Cordoue relevé de motifs en feuilles d'argent. Même les papiers peints du XIXe siècle sont dignes d'intérêt. Des scènes inspirées des *Métamorphoses* d'Ovide, très adroitement exécutées, décorent les boiseries de l'un des salons. Autre temps fort de la visite, la chambre dite *La volièrre de la Marquise*, où plus de soixante espèces d'oiseaux, peints *a tempera*, se détachent sur un fond d'un beau bleu ; signe des temps – ceux de l'*Encyclopédie* -, l'artiste a tenu à faire figurer sur le mur, à l'entrée de la chambre, la légende des espèces représentées pour certifier son respect scrupuleux de modèles tirés de l'*Histoire Naturelle* de Buffon.

La bibliothèque aux quelque mille deux cents ouvrages donne un autre témoignage de la curiosité des propriétaires des lieux, et de leurs préoccupations intellectuelles ; parmi les traités de théologie, qu'à n'en pas douter ils lisaient, un ouvrage de Jansenius, qui par sa présence atteste qu'outre le salut de leur âme, la part que la grâce de Dieu pouvait y prendre n'était pas, pour les hommes de ce temps, un sujet mineur de préoccupation.

Les collections présentées sont riches d'objets souvent originaux. Les meubles offrent un grand intérêt, en particulier ceux qui donnent à voir l'étonnante touche de modernité qu'apporte, aux arts décoratifs, le style Louis XVI avec ses formes épurées et ses bois cérés. Au XVIIIe siècle, finis les tréteaux qu'on installe pour dresser les tables ; le Grand salon se transforme en salle à manger, meublée d'un grand vaisselier et dotée d'une fontaine ; au centre de la pièce, la table est mise : les assiettes et les plats pour tous les jours sont en étain, comme il était d'usage avant que ne se répande celui de la faïence ou de la porcelaine. Un grand coffre occupe un pan de mur : il pouvait contenir deux mètres cubes de farine, bien nécessaires si l'on sait que chaque jour la maisonnée consommait vingt-cinq pains. Autre collection pleine d'intérêt, celle de la cuisine où se côtoient deux séries de casseroles et de chaudrons : ceux d'avant 1840 qui allaient au four ou au feu de la cheminée et ceux qu'imposa l'innovation fondamentale introduite à cette date, la cuisinière en tôle qui trône toujours au milieu d'une pièce qui constitue un petit musée de l'art culinaire. C'est d'ailleurs ce que Mascaraàs est, par ses collections : autant qu'un château, un musée, où la profusion d'objets et de meubles rassemblés nous raconte, à travers leur histoire, celle des mœurs.

## Pau, la Place Royale ou l'espace de la représentation

**Marc Bélit**

*À Eric Vignier qui a si bien mis en scène cette pièce de Corneille datant de 1634 et qui est désormais en charge du théâtre à Pau. Mais je ne parle pas ici de l'amoureux éconduit de la pièce sus nommée mais de la théâtralité des lieux palois.*

À une ville qui dispose de décors naturels et bâtis, d'un caractère exceptionnel, il faut bien un espace qui les résume tous et en exprime l'âme. Ce lieu existe et il est connu de tous, c'est la Place royale.



© Flo641

Disons tout de suite à ceux qui l'ignoraient ce qu'est une place royale. C'est le prototype de la place "à la française" à la différence d'autres pays ou même d'autres époques comme la place médiévale ou la "piazza italienne". C'est même le modèle de la place à l'époque classique, soit au XVI<sup>e</sup> et surtout au XVII<sup>e</sup> siècle et pour être précis de l'époque de Louis XIV. C'est la raison pour laquelle on y trouve en général et c'était du reste là son but, une statue du souverain de préférence à cheval ; ainsi la Place des Victoires à Paris ou la Place des Vosges modèle du genre, cette dernière décidée par Henri IV, mais la première statue équestre qui l'ornait, a été détruite par la révolution. Il arrivera la même chose à Pau qui accueillera logiquement la statue de Louis XIV à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle laquelle sera aussi détruite lors de la Révolution. Elle changera de nom alors et deviendra place de l'égalité puis place Bonaparte lors du passage de Napoléon sur les lieux en 1808. Il faudra attendre 1848 sous Louis Philippe et à sa demande, pour qu'on remplace l'effigie de ce souverain par un autre bien plus légitime en Béarn : le bon roi Henri IV.

Mais il y a plus intéressant encore, c'est le fait que cette place, au demeurant encore mal établie en tant que telle, plantée de façon éparse avec un sol dénivelé, qui descendait en pente douce jusqu'au gave depuis que Napoléon avait fait abattre le mur au sud qui bouchait la vue sur les Pyrénées, comportait au nord un édifice qui était une église: l'église Saint Louis. Voilà pour l'histoire.

Cette église ne sera jamais terminée et elle sera rachetée en ruines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par un groupe d'actionnaires en vue d'en faire un établissement de culture et de loisirs comportant un théâtre à l'italienne, un casino, une salle de concert et de bal à proximité des grands hôtels. Des ruines de l'église, les gravures de l'époque montrent de belles arcades, pignons et cheminées et c'est tout. L'observateur s'enchantera de noter qu'on construisit un théâtre sur les ruines de l'Église, se souvenant des origines religieuses du théâtre Grec. Certes, il y avait bien d'autres fonctions récréatives dans ce projet, mais retenons le plus symbolique : le théâtre que nous avons connu sous la forme d'une délicieuse bonbonnière bleue dont le décor d'angelots et de fleurs et les draperies de velours bleu à franges dorées faisait penser à quelque boudoir de l'ancien régime. Bien des aménagements furent réalisés avant que l'endroit reçoive le nom de "Grand Théâtre" en 1862, mais l'esprit de sa décoration demeure.

Le plus étonnant fut que ce théâtre s'avérant peu rentable pour son objet et surtout coûteux pour son entretien, les élus municipaux de l'époque imaginèrent d'y loger les services municipaux et finalement la mairie. C'est là que les choses deviennent intéressantes ; voilà un bâtiment, église, à l'origine qui se trouve coupé en deux pour y recevoir un théâtre au nord et une mairie au sud. Existe-t-il meilleure disposition de la comédie du pouvoir et de sa représentation ?

En effet, lorsqu'on est dans un théâtre à l'italienne de pure tradition, on sait qu'il existe un point situé au balcon qui correspond au milieu du fond de scène lequel donne la perspective de la symétrie de l'ensemble. C'est le point privilégié d'où procède la représentation, le point de vue de Dieu sur les choses, du dieu du théâtre bien entendu, mais c'est aussi ce qu'on appelle, la place du roi, où l'on construit en général la loge royale, comme à la scala de Milan par exemple et en de nombreux autres théâtres ou opéras qui suivent la scénographie italienne.

Ce qu'on sait moins c'est qu'en général, au niveau de l'étage qui domine l'entrée de ce genre d'édifices se trouve le foyer du théâtre, idéalement placé au centre du bâtiment à partir duquel, s'il est doté de fenêtres ou de baies comme c'est en général le cas, ouvre sur une perspective. C'est le cas de l'opéra Garnier à Paris où depuis le foyer on a une vue perspective sur toute l'avenue, jusqu'au Louvre. En devenant Mairie, le théâtre a perdu sa façade sud, ses commodités et surtout son foyer qui a été transformé en bureaux. Parmi ceux-ci, le plus beau, le plus central est devenu le bureau du Maire. Et quiconque a mis un jour les pieds en ce lieu ne peut qu'être frappé par le spectacle grandiose qui s'ouvre à ses yeux. C'est en vérité un autre décor de théâtre mais fixe à l'opposé de celui de carton-pâte ou de toiles

peintes du théâtre. On a au premier plan, entre deux rangées d'immeubles qui l'encadrent, une plantation de tilleuls selon un ordonnancement classique "à la française"; arbres étêtés pour ne pas gêner le regard qui peut ainsi aller vers la statue d'Henri IV qui vous regarde, dépasser le kiosque à musique dont il ne reste plus que le socle depuis qu'on en a ôté le pavillon métallique qui gâchait un peu la vue. Il est vrai qu'on n'y donne plus guère de concerts pour les clients des grands hôtels lesquels ont perdu leur clientèle en changeant de fonction. Et plus loin au-dessus des collines du piémont Pyrénéen et du Jurançon, voilà la cheminée volcanique du Pic du midi d'Ossau, le familier "Jean-Pierre" qui donne la direction du sud sur la voie que suivent les oiseaux migrants.

Quel dommage que P-J Toulet n'ait pas vu ça et écrit quelques vers immortels comme il savait tant le faire, ils auraient rivalisé avec le cliché Lamartinien. Je ne sais pas qu'il existe un dispositif métaphorique aussi lourd de symboles que cette disposition des lieux qui se trouve à Pau.

Que le premier magistrat de la cité puisse passer de la salle du conseil à celle du théâtre en retournant symboliquement son fauteuil, comme aimait à la rappeler André Labarrère alors maire, est une des singularités et des charmes de l'endroit. Le hall de ce théâtre n'étant autre que la cour intérieure de la mairie on ne sait jamais, lorsqu'on est au balcon de l'hôtel de ville et qu'on reçoit l'hommage des habitants, si on salue le peuple qui arrive ou le public qui sort.

C'est là toute l'ambiguïté de ces lieux. Le théâtre a-t-il jamais été autre chose que le miroir du pouvoir, et la scène, l'endroit où se joue sa représentation. On s'en convainc aisément ici lorsqu'on observe que la saison théâtrale est le plus souvent présentée par le maire en personne et que dans cette pièce, comme ses prédécesseurs, il y tient le premier rôle tout au moins à l'ouverture, comme on dit à l'Opéra. On voit par-là qu'une cité royale, même si elle ne donne plus les mêmes prérogatives au pouvoir que sous l'ancien régime, dispose tout de même de lieux qui expriment l'essence permanente. Y a-t-il quelque chose de plus spécifiquement "français" ?

## **PROCHAINE CONVERSATION ACADEMIQUE :**

### **« Le monument historique, le patrimoine et le Béarn »**

Rencontre avec René Colonel ancien Architecte des Bâtiments de France

**Lundi 17 avril à 16h à la Villa Lawrance**